



MAUD TABACHNIK

LA MÉMOIRE DU BOURREAU



Extrait de la publication

La mémoire du bourreau

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LE SANG DE VENISE
N° 6615

L'EMPREINTE DU NAIN
N° 9295

MAUD
TABACHNIK

La mémoire
du bourreau



© Éditions du Masque, 1999

Extrait de la publication

— Pourquoi m'as-tu choisi pour recueillir tes souvenirs ?

— Parce que tu portes mes gènes et continueras notre lignée.

— N'est-ce pas un héritage difficile ?

— Je l'ai accepté de mon père, qui l'a accepté du sien. Je sais que tu es fier de l'histoire de notre famille, qui se confond depuis si longtemps avec celle du peuple allemand.

— Oui, mais entre-temps il y a eu ce qu'ils appellent la Shoah.

— Un jour, ils comprendront que nous avons raison.

— Tu veux dire que la Solution finale était la solution ?

— Je veux dire que je n'ai pas à juger ce qui a été décidé par des esprits supérieurs. Je veux dire que tout homme doit obéir à un idéal qui souvent le dépasse.

— Tu serais prêt à le refaire ?

— Si j'en avais la force et la santé, oui. À présent, c'est toi qui devras me remplacer. Ne crois pas qu'il soit facile de parler de soi et de ce pour quoi on s'est battu. Je sais parfaitement que le monde a émis un jugement très négatif sur le national-socialisme, et en particulier sur le sort réservé aux Juifs. Mais il faut se reporter au contexte de l'époque.

» L'Allemagne, tu le sais, traversait une crise épouvantable due au capitalisme. Et qui tenait le capitalisme en Europe et aux États-Unis ? Les Juifs.

» Je sais, tu vas m'objecter qu'ils n'étaient pas les seuls, que d'autres nous avaient saignés, sans nous donner la moindre chance de nous relever. Mais il fallait bien commencer par quelque chose.

» Le Chancelier n'a jamais caché son intention d'éliminer les Juifs : il les détestait. Mais à l'époque, qui s'en souciait ? C'est ensuite que le monde a feint d'être horrifié. Je t'accorde que notre Führer pouvait passer pour un homme autoritaire, voire brutal, mais notre patrie ne pouvait se permettre le luxe d'attendre. La misère et l'injustice étaient là, il fallait les combattre.

» On critique Hitler et sa politique... radicale, mais qui se souvient qu'en 1939, pour son cinquantième anniversaire, les évêques protestants et catholiques ont invité tous les Allemands à s'associer à la prière : "Souviens-toi, Seigneur, de notre Führer dont Tu connais les secrets désirs." ? Je l'ai entendue de mes propres oreilles dans notre petite église d'Augsbourg. Et les secrets désirs d'Hitler, en 1939, tous les connaissaient. Quand il a dit à l'évêque Wilhelm Berning, au cours d'une rencontre qui précédait le concordat : "Je ne fais que continuer ce qu'a fait l'Église pendant quinze cents ans", qu'a répondu Berning ? Rien, parce que c'était vrai. Crois-moi, mon fils, si nous avions gagné cette guerre, la Shoah n'aurait été qu'un détail de l'Histoire.

— Oui, père, peut-être. Bien, j'enclenche le magnéto, c'est bon... On voit que c'est du matériel de chez nous. Voilà ce que je propose.

» J'ai parlé avec l'éditeur et il m'a suggéré de ne pas arrêter la bande, même si nous sommes hors entretien, pour que nos réflexions et nos activités annexes enrichissent le document. Il dit que ça donnera de la vie, quand plus tard il montera des vidéos en repiquant

nos conversations sur des images d'archives. Y vois-tu un inconvénient ?

— À quoi, à la vidéo ?

— Non, au fait que j'enregistre tout ce qui se dira, même si cela n'a pas directement trait à ton histoire. Par exemple, le moment des repas, ta vie de tous les jours...

— La vie que je mène maintenant ? Ici ?

— C'est ça.

— Entendons-nous bien. Ce document est destiné à mes camarades dispersés dans le monde, un salut en quelque sorte. En quoi ce que je mange ou ce que je fais de mes journées est-il intéressant ?

— Parce que cette autobiographie n'est pas seulement destinée à tes compagnons de guerre survivants. Elle est la preuve, pour les jeunes générations, que l'esprit qui vous animait n'est pas mort, en même temps qu'elle est une leçon d'histoire. C'est la première fois qu'un ancien dignitaire du parti national-socialiste parle en toute liberté depuis son lieu d'exil.

— Oui, mais... parler du bonhomme actuel, je ne suis pas certain que ça les intéresse...

— Au contraire. Tu es un homme avant d'être une mémoire. Il est nécessaire que ceux qui t'écouteront ou te liront t'imaginent ayant une vie comme eux. Le problème des biographies, c'est qu'elles manquent souvent de chair ou qu'elles concernent des êtres disparus ; alors forcément il y a distance, et le lecteur ou l'auditeur finit par se lasser. Mais si ça t'ennuie...

— Non, non, pas du tout, fais comme tu penses. Bon, on commence ?

— D'accord, je suis prêt. Quatre, trois, deux, un. Hop, c'est parti !

D'abord, je veux rendre hommage à la mémoire de mes camarades disparus, et adresser un très cordial salut à ceux qui, comme moi, ont eu la chance

de survivre au désastre. Si je parle aujourd'hui, c'est parce que je peux le faire en toute liberté, et dire la vérité sur cette période de l'histoire de l'Allemagne, salie parce que incomprise.

Je suis allemand et le resterai jusqu'à la fin de mes jours. J'aime mon pays plus que tout, ainsi que ma famille. Je suis fier d'eux, comme j'espère qu'ils sont fiers de moi.

Je suis un homme de devoir, et ce devoir a guidé ma vie. Quand je me tourne vers mon passé, je le regarde avec émotion et sans regrets : ce que j'ai fait, je l'ai fait pour ma patrie.

— *Ça tourne bien ?*

— *Très bien, continue.*

La photo de mon père que je préfère est celle où on le voit en uniforme de lieutenant des Sections d'assaut, en février 1934. J'avais seize ans et on parlait beaucoup de politique chez moi. Enfin, moi et mon père.

Ma mère disait qu'elle n'avait pas le temps et que ce n'était pas son rôle ; mes sœurs s'en fichaient.

À l'époque, j'étudiais pour devenir mécanicien d'aviation. Pilote, ce n'était pas possible, parce que les études étaient longues et coûteuses et qu'il aurait fallu que je parte loin de chez moi. Ça, je n'en avais pas envie.

Nous habitons une charmante ville, Augsbourg, proche du Danube et située sur la troisième branche du triangle formé par Regensburg, Stuttgart et la grande ville de Munich.

J'étais très fier de ma ville que je trouvais jolie et gaie, grâce à toutes ces fleurs que les femmes posaient sur les fenêtres, à l'entrée de leur maison, et partout où elles pouvaient.

Le bourgmestre les encourageait : chaque été, il y avait une grande fête avec des chars qui traversaient la ville, portant des mannequins grotesques qui

représentaient – je parle de l’année 1934 – les principaux chefs d’État étrangers ou des effigies de banquiers, reconnaissables à leur gros cigare, leur nez crochu et leurs yeux globuleux.

La fête durait trois jours ; nous, les garçons, avions carte blanche pour nous amuser, et je vous prie de croire qu’on ne s’en privait pas.

À la maison, c’était une autre chanson : mon père était sévère et ne tolérait aucun manquement à la discipline de ceux qui habitaient sous son toit.

Mes sœurs, surtout, étaient étroitement surveillées, et plus d’une fois, j’ai vu ma mère pleurer quand mon père se montrait, à son avis, trop dur avec l’une ou l’autre. Moi, je ne m’en mêlais pas, mais je lui donnais souvent raison.

— *Est-ce que, lorsque... comment dire... J’émets une opinion personnelle, je peux la commenter ?*

— *Comme quoi, par exemple ?*

— *Dans ce que je viens d’évoquer au sujet de mes sœurs, je sais que maintenant les temps ont changé, que les femmes ont pris davantage d’indépendance... est-ce que je peux donner mon point de vue ? C’est ça que je veux dire...*

— *Qu’est-ce que tu dirais ?*

— *Eh bien, à l’époque, chez nous en Allemagne, il y avait la règle des trois K concernant le rôle des femmes. Kirche, Kinder, der Küche. L’église, les enfants, la cuisine. C’était là qu’on devait les trouver.*

— *Hum... je ne sais pas... laissons comme ça, on verra avec l’éditeur.*

— *Comme tu veux. Mais j’aimerais bien aussi donner mon point de vue sur tel ou tel sujet.*

— *Oui... je comprends. Alors, pour en revenir à tes sœurs, qu’est-ce que tu dirais ?*

— *Si mon père était dur avec elles, et si je lui donnais raison, c’est parce qu’il voulait qu’elles*

soient de bonnes Allemandes. Ce n'était pas par méchanceté.

— D'accord. De toute façon j'ai enregistré, on verra au montage ce qui sera gardé. C'est pour ça que je veux tout prendre. C'est du matériau précieux. Tu comprends ?

— Je comprends. On continue ?

— Vas-y. Ah, je sais que tu lis et que ce n'est pas facile, mais si tu pouvais donner un peu de ton...

— Comment ça ?

— Eh bien, qu'on ait davantage l'impression que tu racontes en te souvenant. Tu peux chercher tes mots... mettre de l'émotion, comme quand on parle avec quelqu'un, tu vois ?

— Excuse-moi, mais ce que tu demandes là est trop difficile. Je ne suis pas un comédien, moi. Ce document est un document historique, pas une pièce de théâtre.

— Bon, comme tu veux, mais ça aurait été bien. Allons-y.

Cette année-là, mon père m'emmena pour la première fois à une de ces réunions, où se retrouvaient deux fois par mois les membres actifs de la SA.

Ils se réunissaient chez *Gerbert*, la brasserie de la rue principale, qui possédait une grande arrière-salle, avec en permanence deux gros tonneaux de bière percés et placés sur une estrade.

Ces soirs de réunion, la caisse du Parti payait pour que les camarades puissent boire de la bière à discrétion, accompagnée de *Schnitzel* ou de petits pains rôtis.

Les soirées se terminaient fort tard, et bien souvent les membres se raccompagnaient l'un l'autre, pour que chacun retrouve son lit.

Excepté mon père, qui revenait toujours bien droit dans ses bottes – même si arrivé à destination, il préférait dormir dans un fauteuil de la salle à man-

ger plutôt que d'entreprendre l'escalade de l'escalier qui menait aux chambres.

— *Tu crois que je peux dire ça ?*

— *Tout à fait, c'est drôle.*

Hormis son engagement à la SA, mon père travaillait à la ferblanterie Fairbanks comme chef d'atelier. Un travail dur et mal payé ; mais si ma mère s'en plaignait – quand le 15 du mois l'argent se faisait rare –, mon père la rabrouait en lui disant qu'elle n'avait qu'à regarder les autres Allemands, bien plus malheureux que nous. De toute façon cette situation, grâce au Chancelier, n'allait pas durer.

Ce même mois de mars 34, Ernst Röhm vint dans notre ville présider un rassemblement de tous les SA de la région.

— *Je ne parle pas trop vite ?*

— *Non, père, essaye simplement de bien articuler.*

En ce qui concerne les noms que tu donnes, les dates ou certains événements, nous ajouterons un lexique à la fin du livre, pour remettre toutes ces choses en situation. Par exemple qui était Röhm ou les Sections d'assaut...

— *Tu crois que c'est nécessaire ? Les Allemands connaissent bien l'histoire de leur pays.*

— *Bien sûr, mais pense aussi aux jeunes, à tous ceux qui n'ont pas vécu cette période, ou aux étrangers qui n'ont de cette époque qu'une notion générale... Il ne faut pas croire que tout le monde possède la culture.*

— *Si tu veux. Bon, je continue ?*

— *Je t'en prie. Voilà, je recale la bande... à toi.*

Ce jour-là, je dus cirer les bottes de mon père encore plus vigoureusement que d'habitude, et ma mère s'appliquer davantage pour lui repasser sa vareuse et son pantalon, mais le résultat de nos efforts fut à la hauteur de notre labeur.

— *C'est mieux comme ça ?*

— *C'est parfait.*

C'était deux jours après avoir accompagné mon père dans la fameuse brasserie où j'avais pu écouter ce qui se disait aux tables une fois les discours terminés.

Je ne comprenais pas grand-chose, à vrai dire, aux conversations. Je me souviens que mon père, à un moment, s'emporta violemment contre le menuisier de notre rue, un Juif qui, selon lui, était un sale rat, qui profitait de son talent et de son négoce pour voler les bons Allemands.

Je connaissais le menuisier, qui se prénommaït Samuel, et avait deux jolies filles avec qui j'aimais plaisanter. Mais depuis quelque temps, mon père m'avait interdit de leur parler.

Je n'avais rien contre le menuisier, qui nous avait fabriqué le buffet qui trônait dans notre salle à manger et qui, de l'avis de tous, était très beau, mais ce soir-là mon père trouva un tas de défauts à ce Samuel. Comme les autres convives autour de la table semblaient d'accord, je me dis qu'ils devaient avoir raison et que ce menuisier juif était bien un sale rat.

D'ailleurs, tous pensaient que les Juifs étaient des sales rats en général ; le mieux que l'on pouvait faire était de s'en débarrasser.

À cette époque, le problème des Juifs ne m'avait pas encore tarabusté, mais je savais que j'étais encore trop jeune pour tout savoir.

— *Une seconde, s'il te plaît, j'ai besoin de me moucher.*

Voilà. Je continue.

Röhm arriva dans une luxueuse Mercedes vert foncé, le 1^{er} mars, par une belle matinée ensoleillée.

Depuis le début de la semaine, les troupes SA s'étaient activées pour rendre la ville encore plus propre, et la veille, mon père et des camarades

avaient ordonné aux Juifs de ne pas sortir de chez eux pendant cette visite.

Il avait même proposé à son chef de dresser une barricade devant la synagogue, mais celui-ci s'y était opposé, parce qu'il n'en avait pas reçu l'ordre.

Mon père avait insisté, mais s'était finalement rendu aux raisons de son chef – à contrecœur.

Ce que je viens de raconter pourrait faire penser que la discipline n'était pas rigoureuse au sein des SA et qu'un ordre pouvait être discuté. Ce serait inexact : je n'ai pas mentionné que mon père était à l'origine de la section SA de notre ville, et que de ce fait, il jouissait d'un prestige certain.

— *Bon sang, cette allergie me fatigue à un point !*

— *Tu as ça toute l'année ou seulement l'été ?*

— *Plus ou moins toute l'année, avec des pics au printemps, et ces imbéciles de médecins ne sont pas capables d'y trouver un remède !*

— *C'est curieux : ici le climat est sec.*

— *Oh, ce n'est pas une question de climat. Maintenant, il y a de la pollution partout. Bon, je reprends. Tu crois qu'on n'entend pas que j'ai le nez bouché ?*

— *Attends, je vais écouter... si, un peu, mais ce n'est rien. À la technique, on peut enlever ce qui parasite... Avec cette sacrée technique, on peut même te faire dire ce que tu n'as pas dit.*

— *Comment ça ?*

— *En coupant des séquences et en raccordant des chutes. À l'heure actuelle, à la radio ou à la télévision, tu n'es jamais sûr que ce que tu entends ou regardes correspond à ce qui a été enregistré. On peut même créer ta voix synthétique.*

— *Quel monde ! Mon Dieu, quand je vois ce qu'il devient, je suis bien content de ne pas être un jeune homme, avec mon avenir devant moi. Vrai-*

ment, je te plains, mon fils, d'être obligé de vivre dans un monde pareil.

— Oh, tu sais, il y a longtemps que ça existe. Je sais par le fils d'un ami de l'amiral Canaris que l'Abwehr ne s'en est pas privée.

— C'était différent, nous étions en guerre : la propagande fait partie des moyens de la gagner. Bon, je reprends.

La population s'était massée dans la rue principale ; ma mère, mes sœurs et moi, nous n'étions pas loin de la brasserie *Gerbert* où j'avais accompagné mon père, et où j'avais eu l'impression d'être devenu un homme.

Quand les voitures qui précédaient celle d'Ernst Röhm apparurent, roulant au pas, et que l'on aperçut celle du chef piquée de fanions, un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations éclata parmi la foule. Je sentis mon cœur se serrer d'émotion au point d'en avoir les larmes aux yeux.

Comme j'étais grand, j'étais derrière mes sœurs, mais quand la voiture d'Ernst Röhm arriva à notre hauteur, je fus emporté par l'enthousiasme : je les bousculai et me figeai dans un impeccable salut, bras tendu, tandis qu'Ernst Röhm tournait la tête vers moi et agitait amicalement la main dans ma direction. Ce fut un des plus beaux moments de ma vie.

Après, je rejoignis mon père pour un apéritif pris sur la place avec les hommes, tandis que les femmes rentraient à la maison.

Alors que je me préparais à laisser les principaux chefs de la SA déjeuner avec Röhm, mon père me prit par le bras et, avec à la fois beaucoup d'audace et une grande déférence, me conduisit vers lui.

— Herr Röhm, puis-je vous présenter mon fils Anton, qui sait depuis toujours où se trouve son

devoir d'Allemand, et qui rêve de servir sa patrie sous les ordres d'un chef tel que vous ?

Ernst Röhm se tourna vers moi, me regarda, hocha la tête comme s'il me reconnaissait, et tapota le bras de mon père.

— Herr Strübell, il n'est jamais trop tôt pour faire un bon Allemand. Continuez à bien l'élever.

Ce fut tout. Mais à l'expression de mon père, je compris qu'il était très fier de moi.

— *Ce sont les mots exacts ?*

— *Presque, sinon c'est le sens. Tu sais, ça fait plus de soixante ans, mais c'est comme si c'était hier. Ça aussi, tu l'enregistres ?*

— *Quoi ?*

— *Quand on s'interrompt pour parler entre nous.*

— *C'est ce qui, je pense, va donner du naturel. Comme je te disais, au bout d'un moment l'attention de l'auditeur s'évade. Dans une émission de radio, ils diffusent des chansons entre les causeries, pour délasser. Là, on ne va pas passer de musique, alors on va parler comme dans une conversation normale. On est dans un salon, et tu me racontes ta vie. Parfois, je t'interromps, ou je me lève pour boire. Enfin, ce qu'on fait quand on discute avec quelqu'un. Tu vois ?*

— *C'est bon, j'ai compris. Tant qu'on est ensemble, tu n'arrêtes pas ta machine, même si on parle d'autre chose ?*

— *C'est ça. Dans la mesure, évidemment, où cela a un rapport avec toi et notre livre.*

— *Bon, ben j'y vais. Je tâcherai de plus te couper.*

— *Mais c'est moi qui t'ai demandé si c'était les termes exacts. Et je le referai. Toi aussi, tu peux t'arrêter et me poser des questions. Ce que tu dois comprendre, c'est qu'à partir de ce matin... il était à peu près... quoi... 10 heures quand on a commencé, le magnéto ne va plus te lâcher.*

— *Eh, il y a des moments où on a besoin d'être seul !*

— *Bien sûr ! Allez, on travaille sérieusement. Vas-y, reprends.*

Une semaine après la visite de Röhm, mon père me dit en rentrant du travail :

— Anton, j'ai décidé que tu deviendrais membre actif du Poing d'Acier. C'est un formidable tremplin pour ta carrière...

— De mécanicien, papa ? m'étonnai-je.

— Qui te parle de mécanique ? Je veux pour toi un grand et vrai avenir d'Allemand. Je me suis mis d'accord avec le Schutzstaffel Waber. Si Dieu le veut, tu porteras plus tard l'uniforme noir à tête de mort des SS, et si tu m'en crois, avec moi derrière, tu iras loin, mon fils !

Je fus étonné que mon père ait si vite changé d'avis. Je devais entrer aux SA, et il venait me parler des SS.

Moi, ça ne me dérangeait pas, parce que je trouvais l'uniforme des SS plus beau que celui des SA, dont le pantalon marron, la chemise brune et la casquette me semblaient assez moches.

— *Je ne sais pas si tu te rappelles celui des SS, mais il avait une sacrée gueule ! En plus, au début, ils choisissaient des gars bien balancés, grands, blonds, costauds. Après, bien sûr, avec les pertes subies, c'était plus pareil.*

— *C'est vrai, ils avaient de la gueule. Tu veux t'arrêter pour boire quelque chose, un thé, du café ?*

— *Non, non, je n'ai pas soif, on y va ! Tu te rends compte, on n'en est qu'au tout début !*

— *On a un peu de marge avec l'éditeur, ne te fais pas de souci. Allez, on reprend.*

Je n'étais jamais allé à Munich, et je me souviens avoir été fort impressionné par cette magnifique

ville, qui paraissait si riche et si puissante. Mon père décida d'y passer deux jours pour visiter quelques musées, dont l'Alte Pinakothek et le Glyptothek, où il me fit admirer les sculptures de la Grèce antique, m'indiquant au passage combien l'idéal du Parti s'en approchait.

— « Force, virilité, discipline. » C'est avec ces trois vertus que l'Allemagne imposera sa vérité à ce monde dégénéré.

Mon père était grand et fort, et ressemblait beaucoup à son chef, Ernst Röhm : nez épaté, face épaisse et bossuée, et une voix en rapport avec son physique. De vrais hommes, rien à voir avec les minets de maintenant.

— *Qu'est-ce que tu fais ?*

— *Je mets ta dernière réflexion entre parenthèses.*

— *Pour quelle raison ?*

— *Les gars qui vont t'écouter et te lire ne seront pas nécessairement tous des athlètes. Inutile de les vexer.*

— *Dis donc, tu en prends des précautions !*

— *Je veux que ce document ait la plus grande des audiences. Souviens-toi de ce que tu m'as dit au sujet de la propagande. Ça marche toujours.*

— *Comme tu veux... c'est vrai que je n'ai jamais été très politique pour ce genre de choses. On y va ?*

— *On y va.*

Moi je tenais plutôt du côté de ma mère ; j'étais grand et mince, avec un visage que les filles trouvaient plutôt beau, ce qui ne me plaisait pas particulièrement.

Ensuite, nous sommes allés au siège du Poing d'Acier, sur la Ludwigstrasse. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Le bâtiment qui abritait l'organisation était assez modeste mais, devant la lourde porte de chêne, deux

magnifiques gardes, armés de mitraillettes et vêtus de noir de la tête aux pieds, en défendaient l'accès.

Mon père, bien qu'habillé de l'uniforme des SA, dut montrer patte blanche pour y pénétrer.

— Tu vois, mon fils, dit-il en me précédant dans un large escalier en assez mauvais état, n'entre pas ici qui veut. C'est un honneur d'y être reçu.

On attendit un moment dans le couloir, qui comme l'escalier avait bien besoin d'un bon coup de peinture, mais mon père ne parut pas s'en soucier. Au contraire, ça montrait à quel point l'argent du Parti était bien employé.

Puis un garde vint nous chercher, et nous fit entrer dans un bureau assez grand, plus confortable que le reste de l'immeuble, où un officier nous attendait.

— Herr Leutnant, salua-t-il, bras tendu, c'est un honneur de vous recevoir ici !

— Herr Waber, l'honneur est pour moi et mon fils ! répondit mon père en claquant les talons et en saluant de la même manière.

Waber était petit et gros, avec des cheveux clairsemés, mais ce qui frappait dans son visage, c'était son nez. Complètement enfoncé par le milieu, coupé en deux, avec le bout qui remontait comme un groin. Il était affreux.

— Asseyez-vous, Herr Leutnant, invita Waber. Toi aussi, mon petit.

Nous nous installâmes devant son bureau, et Waber offrit une cigarette à mon père. Ils fumèrent un moment, en parlant de la situation du Parti et du pays ; ils semblaient m'avoir oublié.

— J'ai eu Bormann au téléphone, dit Waber à un moment. Il m'a semblé très en forme. Très au courant de tout ce qui se prépare à Berlin.

— Et qu'est-ce qui se prépare à Berlin ? sourit mon père.

Waber alluma une nouvelle cigarette avant de répondre.

— Heu... il paraîtrait que la Gestapo a de plus en plus l'oreille du Chancelier.

— C'est ce qui pouvait arriver de mieux, dit mon père.

Waber leva les yeux vers lui.

— Vous le pensez vraiment ?

— Évidemment. Il est temps que chacun comprenne que l'Allemagne est dirigée par un seul homme.

— Vous parlez d'Adolf Hitler ?

— Bien sûr, de qui d'autre ?

— Hum... je pensais à Martin Bormann.

— Bormann ?

Mon père parut étonné et Waber n'insista pas. Enfin, il se tourna vers moi et me regarda fixement.

— Ainsi, c'est toi qui veux devenir SS ? Et pourquoi pas SA comme ton père ?

Je me levai en bredouillant que c'était mon père qui décidait.

— C'est vrai, Herr Waber, intervint mon père, il m'est apparu qu'Anton serait davantage à sa place dans la SS. J'ai bien connu un temps Heinrich Himmler, et j'ai beaucoup d'admiration pour lui.

Moi, je me tenais à côté de mon père, respirant à peine, comprenant que mon avenir se décidait ici.

Je m'imaginai déjà en uniforme noir, mes bottes brillantes comme un miroir, la tête coiffée de la fameuse casquette à tête de mort, et arborant fièrement au bras le swastika bordé de noir.

Je savais la peur qu'inspiraient les *Schutzstaffel* partout où ils passaient, et tous les jeunes rêvaient d'en être, mais je connaissais aussi l'impitoyable sélection qu'on leur imposait.

— Eh bien, dit Waber en se levant et en venant vers moi, je vais voir ce que je peux faire pour ce grand jeune homme...

Il me tâta les biceps et me frappa sèchement au ventre, comme pour en éprouver la solidité.

— Bien, bien, bien, dit-il.

Il se tourna vers mon père qui s'était aussi levé.

— Mon cher Strübell, vous avez là un solide gaillard... je le verrais assez bien parmi nous. Mais vous savez que ce n'est pas moi qui décide.

Mon père sourit.

— Pas seulement vous, mon cher Waber, mais votre voix compte beaucoup.

— Bof, qu'est-ce qui compte beaucoup maintenant, hein ? Je connais des hommes qui se croyaient éternels et dont on ne parle plus, d'autres qui surgissent et prennent les meilleures places. Croyez-moi, mon cher Strübell, personne ne peut plus compter sur personne.

On prit congé, et nous repartîmes pour Augsbourg. Durant le voyage, mon père parla peu et je voyais bien qu'il était soucieux. D'ailleurs, à peine arrivé, et sans passer par chez nous, il fila directement au siège des SA, d'où il revint fort tard.

Fin mai, je reçus une convocation du commandant des Schutzstaffel de notre ville. Je m'y rendis en tremblant de trac.

Un officier me reçut et me dit que ma candidature avait été retenue : d'ici quelques jours, je recevrais ma feuille de route pour me rendre à un camp d'entraînement, près de Munich.

J'exultais. J'étais sûr que mon attitude récente, concernant la politique d'épuration entreprise par le Parti, y était pour beaucoup.

Dans mon école, la plupart des élèves juifs avaient été exclus, et bien sûr en premier lieu les professeurs. J'avais été chargé par mon directeur de

Il y avait ces longues files de déportés, alignés en carrés, qu'il fallait compter et recompter, parce que leurs rangs se creusaient quand le froid, la faim, la maladie, leur destinée, les faisaient trébucher.

— Rentrons, dis-je, je gèle.



10331

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT
le 19 mai 2013.

Dépôt légal mai 2013.
EAN 9782290061008
OTP L21EPNN000272N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication